

## L'univers poétique et faussement nostalgique de Mark Dion à Londres



Mark Dion, *The Wonder Workshop*, 2015 (détail), armoire en chêne, résine époxy, peinture, 124 objets sculptés magiques, vue de l'installation « *Future Histories: Mark Dion and Arseny Zhilyaev* » à la Casa dei Trei Oci, Venise, 2015. © V-A-C Foundation, Moscou

« J'imagine que les visiteurs de mes installations, folies et sculptures sont des détectives sur une scène de crime ». Jusqu'au 13 mai, la Whitechapel Gallery à Londres accueille l'exposition « *Theatre of the Natural World* » qui met en lumière le travail de l'artiste américain Mark Dion.

Pousser la porte de « *Theatre of the Natural World* », c'est, d'abord, pénétrer dans l'espace ludique d'une grande volière (*The Library for the Birds of London*, 2018), où chantent une vingtaine de pinsons, indifférents aux visiteurs qui entrent et sortent, écoutent ces mélodies aléatoires, tournent autour d'un tronc d'arbre transformé en bibliothèque pour livres ornithologiques. Quatre mannequins, chasseurs, explorateurs et scientifiques équipés d'épuisettes, pelles et autres matériels, observent la scène. En montant quelques marches, on pénètre dans une tour de vigie, d'où il est possible de scruter – sans être vu, à la manière d'un chasseur camouflé – les individus qui déambulent dans cette première salle d'exposition.



Mark Dion, *The Library for the Birds of London* (détail), 2018, mixed media, vue de l'installation « *Mark Dion: Theatre of the Natural World* » à la Whitechapel Gallery, London, 2018 © Jeff Spicer/PA Wire

Dans l'univers mis en scène par Mark Dion (né en 1961), fervent militant de la conscience écologique, il faut cependant se méfier des apparences. Au sol, un deuxième mirador se effondre, ruine gisant de tout son long. Sur un mur, pendent des reliques-bannières montrant une tête de sanglier posée dans son propre sang, un lièvre criblé de petit plomb, une biche transpercée de flèches, un renard mis à mort. L'ambivalence psychologique du chasseur – qui aime les animaux mais leur prend la vie – est également présente dans *The Naturalist's Study* (2018). Dans cette grande pièce dont l'ambiance rappelle les cabinets de travail du XIXe siècle, le visiteur s'installe confortablement dans un canapé ou bien à une table de lecture, pour parcourir les livres de Mark Dion ou d'autres ouvrages d'histoire naturelle. Le papier peint semble reprendre les motifs floraux de William Morris et pourtant, en regardant de plus près, on constate qu'en réalité il répète à l'infini les images d'espèces animales disparues – du tigre de Tasmanie au rhinocéros d'Afrique de l'Ouest – avec la complicité active de l'homme. Des photographies noir et blanc d'ours polaires taxidermisés évoquent le spectacle suranné des musées d'histoire naturelle, dont le public semble s'être lassé. Au fil des lithographies, photographies et dessins assemblés dans cet espace plus ambigu qu'il paraît de prime abord, l'artiste dresse un portrait en creux de l'autre visage du maître des lieux, scientifique aventurier et voyageur, mais également prédateur assoiffé de connaissance, d'autant plus redoutable qu'il est pétri de nobles intentions.

Dion est fasciné par l'esprit d'aventure des scientifiques partis à la découverte du monde, autant qu'il est conscient de leur impact environnemental et du fossé de plus en plus profond qui sépare l'homme de l'univers, l'« humain » du « non-humain », pour reprendre la terminologie du philosophe français Bruno Latour. Il imite, dissèque et détourne les modes de classification qui forment la base d'un système de pensée dont la valeur cardinale, suprême, est l'être humain. Il fait renaître un Bureau d'Investigation Surréaliste (*Bureau of the Centre for the Study of Surrealism and its Legacy*, 2005) où sont assemblés des rébus bizarres du musée de Manchester, racines aux formes phalliques, cochons d'Inde à six pattes ou cornes de licorne. À l'instar d'un Marcel Broodthaers et de son *Département des Aigles* ou d'autres artistes de la Critique Institutionnelle, Dion s'interroge sur le pouvoir de la vitrine d'exposition, qui confère une autorité instantanée aux objets qu'elle contient. Ainsi, dans une longue et haute armoire en bois, aux multiples compartiments et tiroirs, on découvre le résultat de plusieurs semaines de travail sur les berges de la Tamise, dont les volontaires recrutés par l'artiste ont extrait une centaine de milliers d'objets (*Tate Thames Dig*, 1999). Pipes, boutons, couvercles, verreries, couteaux, ossements et autres objets ont été nettoyés, triés, identifiés et classés par catégories mais sans hiérarchie, permettant de remonter 3000 ans d'histoire.

Sous ses faux airs scientifiques, l'univers de Mark Dion est traversé de courants fabuleux. Remonter vers sa source, c'est aller vers l'époque des Wunderkammers, cabinets de curiosités des débuts des Lumières, lorsque les arts et les sciences n'étaient pas encore des catégories aussi distinctes qu'aujourd'hui. Et c'est donc très naturellement que l'exposition se clôt par *The Wonder Workshop* (2015), espace fantastique où des objets et animaux imaginaires, fluorescents, semblent flotter à l'intérieur de leurs vitrines. Ce Théâtre du Monde Naturel, composé de cinq actes-environnements, drôles et sérieux à la fois, c'est une stimulante invitation à la réflexion, mais aussi un grand moment de poésie.